

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 30 (2000)
Heft: 11

Artikel: Laurence Deonna : un regard de femme sur le monde
Autor: Prélaz, Catherine / Deonna, Laurence
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Laurence Deonna

Un regard de femme sur le monde

Grand reporter, écrivain, photographe, la Genevoise Laurence Deonna ne s'est jamais contentée d'observer le monde, en particulier ces pays du Moyen-Orient qui lui sont chers. Elle témoigne, mais elle s'engage aussi, au nom des femmes, de la justice et de la paix.

Elle aurait pu être hôtesse de l'air, marionnettiste, galeriste d'art. Du reste, elle a été tout cela, mais provisoirement. C'est en 1967, lorsqu'elle se trouve embarquée pour aller couvrir la guerre des Six-Jours entre Israël et les pays arabes que

Laurence Deonna trouve sa voie. Elle se passionne pour le grand reportage, la photographie, l'écriture, qui seront ses armes pour témoigner de ce qu'elle voit, de ce qu'elle ressent, de ce qui la révolte. Des pays du Moyen-Orient, elle fait

sa terre de prédilection. Aujourd'hui, à 63 ans, l'intrépide voyageuse qui refuse de se taire revient de plusieurs séjours au Kazakhstan, «le bout du monde!». De ce qu'elle a vu, elle témoignera, une fois de plus, dans un livre transpirant la sincérité et l'authenticité. Depuis que les journaux n'ouvrent plus leurs colonnes à la plume des grands reporters, ne leur laissent plus l'espace pour dire ce que leurs yeux ont vu, Laurence Deonna consacre des livres aux pays, aux femmes et aux populations qu'elle porte dans son cœur et que souvent nous méconnaissons.



Des souvenirs de cet Orient qu'elle aime tant rendent très chaleureux le salon genevois de Laurence Deonna

Son sens de l'engagement, l'éthique qui conduit sa vie, elle les doit à son père politicien, à sa mère humaniste, tous deux disparus tragiquement dans un accident de la route. Digne descendante des Deonna, notamment d'un grand-père qui fut un éminent archéologue, un helléniste passionné également, directeur du Musée d'art et d'histoire de Genève, cette femme de tous les combats aime les gens vrais et les causes justes. Avec ténacité, elle lutte contre toutes les discriminations, ce qui lui valut en 1987 le fameux Prix Unesco de l'éducation à la paix.

Vive d'esprit comme de plume, Laurence Deonna signe deux fois par mois dans *la Tribune de Genève* un billet intitulé *Papier mâché*, d'une joyeuse pétulance teintée d'une salutaire ironie. Dans son écriture, dans la sincérité avec laquelle elle s'exprime, transparaît aussi une immense affection pour ses semblables. Cette féministe convaincue ne triche pas. «Tout ce que je raconte, je l'ai vu», résume-t-elle sobrement.

Dans son vaste appartement au cœur de Genève, qu'elle partage avec son mari égyptien, «un vrai compagnon, que j'ai mis du temps à trouver», ce sont les rumeurs de la ville qui montent de la rue, mais ce sont les couleurs et les senteurs du Moyen-Orient qui habitent les lieux. Cet intérieur chaleureux évoque mille voyages et autant de rencontres, tandis que Laurence Deonna se raconte.

«J'ai ressenti la poésie du désert»

– Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance ?

– La maison familiale se trouvait à cheval sur la frontière franco-suisse, à Jussy. Pendant la guerre, mes parents ont sauvé beaucoup de gens, ont recueilli des Français. Je me souviens d'une maison à l'atmosphère de Grand Meaulnes, avec plusieurs générations sous le même toit. J'en ai un peu la nostalgie. J'ai eu une enfance très proche de la nature, des animaux. Une enfance très privilégiée.

– Que vous ont légué votre père, votre mère, pour vous conduire sur le chemin que vous avez choisi ?

– Par mon père, je suis née dans le sérial de la politique. Ce n'est pas par hasard si je suis devenue un peu justicière. Mon père m'a transmis une certaine éthique, un certain idéal. Ce que je suis, je le lui dois, mais aussi à ma mère. C'était une femme profondément croyante, d'une grande tolérance.

– Quand avez-vous pris conscience que vous étiez faite pour le grand reportage ?

– Relativement tard. J'ai mis beaucoup de temps à me chercher. Je suis encore d'une génération où une jeune femme devait se marier. J'ai rapidement divorcé. J'avais envie d'aventure, de voir autre chose. J'ai notamment travaillé dans une galerie d'art, mais je m'y suis vite ennuyée. C'est alors que le photographe de cette galerie, qui était juif, m'a proposé de partir avec lui. On était en 1967, la guerre des Six-Jours venait d'éclater entre Israël et les pays arabes. Il voulait faire un reportage à deux voix, lui du côté juif, moi du côté arabe. Je n'y connaissais rien, je me suis retrouvée parachutée à Amman, à Beyrouth, puis à Damas, en pleine guerre. J'ai aussitôt senti que j'étais faite pour ça, que ça me correspondait profondément.

– Vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti lors de ce premier grand reportage ?

– Cela me permettait de connaître l'autre, non plus à travers son œuvre comme je le faisais dans une galerie, mais en allant au-devant de lui et en l'exprimant moi-même. J'ai senti qu'avec la plume je pourrais transmettre des choses qu'il était impossible de dire autrement. Et puis j'ai ressenti, dès les premiers instants, la poésie du Moyen-Orient, la poésie du désert.

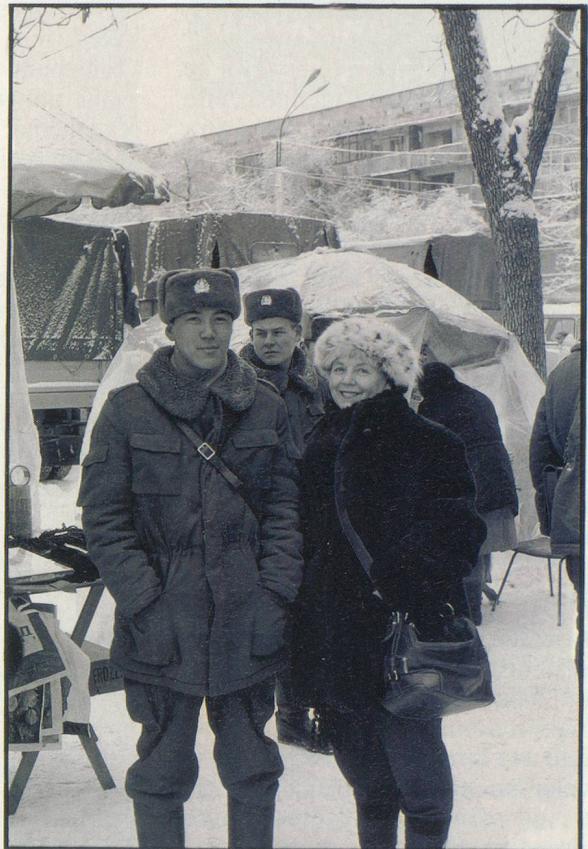


Photo L. Deonna

Au Kazakhstan, elle pose avec deux soldats, l'un russe et l'autre kazakh

– Vous avez donc pu enchaîner les grands reportages, en les vendant à des journaux ?

– J'ai compris, lors de ce premier reportage, que si je voulais continuer dans cette voie que j'avais enfin trouvée, m'imposer, il me fallait ramener quelque chose de particulier, faire un scoop. Dans des circonstances plutôt rocambolesques et avec beaucoup d'inconscience, j'ai réussi à pénétrer en Syrie, alors que ce pays était hermétiquement fermé et que pratiquement aucun correspondant de guerre n'avait pu y entrer. Je suis parvenue jusqu'à Damas. De retour à Beyrouth, j'ai vendu mon information aux correspondants de grands quotidiens. En rentrant en Suisse, j'ai fait des articles pour le *Journal de Genève*, des articles équilibrés, alors que l'opinion publique était plutôt pro-israélienne. Des représentants des pays arabes ont commencé à me téléphoner. J'ai été invitée un peu partout, et c'est de cette manière que je me suis passionnée pour le Moyen-Orient. A l'exception de celle du Golfe, j'y ai couvert toutes les guerres.

– Etre femme et grand reporter, était-ce un obstacle ou un avantage ? – Si l'on veut faire des interviews de chefs d'Etat arabes, il vaut mieux être un homme. Pour le reste, le fait d'être une femme m'a plutôt avantage. On passe plus inaperçue et, pour un peu, naïve. J'ai eu rendez-vous avec des ministres qui faisaient les coqs, comme la plupart des hommes devant une femme. Certains se sont montrés très sympathiques, m'ont invitée dans leur famille pour que je connaisse leur femme. De cette façon, on sent mieux le pouls d'un pays.

«Un pays, c'est aussi des femmes»

– Est-ce ainsi que vous vous êtes intéressée en priorité à la vie et au destin des femmes ?

– La haute politique, cela ne m'a jamais follement intéressée. Du fait d'être une femme, ce qui aurait pu se révéler un handicap, j'ai choisi de faire un atout, et de montrer autre chose d'un pays, pas seulement le militaire, l'économique, le politique. Un pays, c'est aussi des femmes, de la poésie, des couleurs, des odeurs. J'ai pu pénétrer dans des mondes fermés aux hommes: les harems du Yémen, les écoles coraniques de femmes en Iran.

– Lors de vos voyages, avez-vous connu la peur ?

– J'ai souvent eu peur, mais pas vraiment de la guerre et des bombardements. Ce qui me terrorise, ce sont

les services secrets, les polices parallèles, tout ce monde qui grouille. Tout peut très bien se passer, mais vous pouvez aussi plonger dans un cauchemar qui ne finit plus. Deux fois au moins, notamment à Téhéran, j'ai eu une chance folle d'en réchapper. Mais cela ne m'a pas guérie !

– Avez-vous songé quelquefois à ne plus rentrer en Suisse, à vous établir ailleurs ?

– Cela m'est arrivé parfois, à Damas, car j'aime beaucoup la Syrie. Mais j'aurais trop de peine à vivre dans un pays qui n'est pas démocratique. Et puis être obligée, par 50 degrés, de porter des manteaux jusqu'aux pieds, des bas, des foulards... alors que j'aime sentir l'air sur les bras, dans mes cheveux, sentir la nature qui me pénètre dans le corps. Quelle tendresse j'ai pour ces femmes qui n'ont pas même le droit d'être caressées par le soleil !

– Vous sentez-vous Suisse ?

– Je me sens plutôt Européenne. En revanche, pas du tout Américaine ! Cette vulgarité qui envahit l'univers, ça me rend malade. Je me sens davantage chez moi à Damas, dans un Moyen-Orient qui a des millénaires de culture, de civilisation, de poésie. Pour moi, lutter pour la paix, c'est aussi préserver la beauté.

– L'esprit de Genève fait-il partie de votre identité ?

– Genève est vraiment une ville internationale. J'en ai vu, des villes, mais je n'en connais pas deux

comme ça, où des gens de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel arrivent à vivre en relativement bons termes. De plus, le monde entier passe à Genève. J'aime me sentir au cœur de l'Europe, et pouvoir être en une demi-heure au Salève ou sur le lac.

«J'aime avoir du temps pour mes amis»

– Quels sont vos loisirs, si vous vous en donnez le temps ?

– Je lis, énormément, et j'adore dormir. Ma détente, c'est la marche, je fais de grandes balades à la campagne, au Salève, dans le Jura. J'aime écouter de la musique, aller au marché aux puces, traîner mes patins dans cette ville les jours où il fait beau, me promener à Carouge. Et puis surtout avoir du temps pour mes amis, c'est un luxe. Vous voyez, ce sont des joies très simples.

– Vos lectures sont-elles directement liées à votre activité ?

– Je peux lire de tout, même un Danielle Steel trouvé en livre de poche à l'aéroport. Sinon, je n'aime pas trop les romans. Je trouve ma vie plus intéressante. Le livre de ma vie, c'est un *Homme*, d'Oriana Fallaci. J'aime aussi beaucoup la poésie. Dans tous les pays où je vais, j'essaie toujours de rencontrer des poètes et de les citer dans mes livres. J'aime lire des reportages, mais aussi des biographies, découvrir des vies de femmes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes commencent à exister en s'exprimant. Elles sont là depuis le fond des âges, des poétesses notamment. J'aime cette idée que nous avons eu des sœurs, il y a bien longtemps.

– Le féminisme est-il encore d'actualité ?

– C'est un combat éternel, tout comme il faudra toujours lutter contre le racisme, contre le mépris, contre l'intolérance, contre la loi du plus fort. Le féminisme, c'est comme le fox-trot: trois pas en avant, deux pas en arrière ! Cela étant, j'ai eu la vie de femme que je souhaitais, même si j'ai fait le choix de ne pas avoir d'enfant, ce que je considérais comme incompatible avec mon métier. L'égalité, vous pouvez courir ! J'ai des amies qui font du reportage

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

ocre, terre brûlée
la glycine, le lilas
le jasmin, la tubéreuse
un paysage aride, désert ou montagne
Daudet, pour sa simplicité
Erik Satie
Iroshima, mon amour
de Chirico à ses débuts
Un bébé tigre
l'inventeur de la machine à laver
Rosa Luxembourg
le riz arabe aux raisins
la tolérance

Une fleur

Une odeur

Un paysage

Un écrivain

Un compositeur

Un film

Un peintre

Un animal

Une personnalité

Une femme

Une recette

Une qualité humaine



Des photographies signées Laurence Deonna ont fait l'objet d'expositions

et qui sont mères. Mais il faut voir comme on les culpabilise de délaisser leur enfant.

– Vous vous êtes néanmoins remariée...

– Je l'ai fait, après avoir juré que je ne me remarierais jamais. J'ai la chance d'avoir quelqu'un avec moi qui est un vrai compagnon. Mais j'ai mis du temps pour le trouver.

– Aujourd'hui, qu'est-ce qui compte le plus pour vous ?

– Témoigner, par les livres. Lorsque vous recevez une lettre d'un prisonnier, ou d'une personne hospitalisée qui vous dit à quel point votre récit

l'a aidée, combien elle y a retrouvé des émotions ressenties, vous vous dites qu'il est possible de faire passer un message. Les lecteurs sont réceptifs tant qu'on ne fait pas de grandes théories, mais qu'on raconte des histoires du quotidien. Si l'on transmet des sentiments universels et éternels, quel que soit le lieu, le pays où cela se passe, on touche les gens. Les livres qui disent la vie telle qu'on la voit, ce que l'on sent, ce que l'on éprouve, ce que l'on pense profondément, ces livres traversent le temps.

Interview: Catherine Prélaz
Photos Catherine Schwyzer

VOYAGES AU BOUT DU MONDE

En 1970, Laurence Deonna publie un premier témoignage, *Moyen-Orient – Femmes du combat, de la terre et du sable* (Ed. Labor et Fides), un reportage sur la vie des Palestiniennes, des Syriennes, des Irakiennes, des Koweïtiennes. En 1989, plus étoffé, il devient *Du fond de ma valise* (Ed. de la Baconnière).

Après deux livres consacrés au Yémen, elle réunit des témoignages de «femmes ennemis» arabes et israéliennes dans *la Guerre à deux voix* (Ed. Le Centurion/Labor et Fides), son livre le plus bouleversant. Traduit en cinq langues, il sera également adapté pour le théâtre. En 1992, un autre essai prend le lecteur aux tripes, c'est *Mon enfant vaut plus que leur pétrole* (éd. Labor et Fides).

Aux éditions Zoé, Laurence Deonna a consacré deux livres à des pays du Moyen-Orient qui lui sont chers entre tous: *Syriens, Syriennes* en 1995, puis *Persianeries, reportages dans l'Iran des mollahs* (1985-1998).

Au Kazakhstan

«La terre est ronde, et pourtant il y a des endroits qui sont le bout du monde», remarque dans un joli paradoxe Laurence Deonna, en évoquant le pays méconnu où l'ont conduite ses récents voyages. Deux fois en été, deux fois en hiver, elle est partie pour le Kazakhstan, «un pays dont on ne sait rien», et qui vit les tragédies de l'après-communisme. «C'est un pays comme en équilibre entre l'Europe et l'Asie, un aspect qui m'a passionnée. Il n'y a rien à y voir sur le plan artistique, mais des steppes à l'infini, une beauté lunaire. Et un peuple à l'agonie. C'est un monde qui finit. Et quand on ne sait rien d'un monde, tout est important.» A cet immense pays traumatisé, elle a consacré un livre, dont elle est l'auteur du texte et des photographies.

A paraître: *Kafkazakh – Voyages dans le Kazakhstan post-soviétique*, éditions Zoé.